

LE MAG LE RENDEZ-VOUS DU JEUDI



LECTURE
Premier roman d'Emanuel Bergmann
Avec «Max et la grande illusion», Emanuel Bergmann signe un premier roman réussi, la rencontre entre un petit garçon et un vieux magicien qui a vécu la tourmente de la guerre. **PAGE 16**

Un délire obsessionnel prêtant à rire

THÉÂTRE Anne Bisang questionne l'altérité avec «Elle est là», une pièce de Nathalie Sarraute. A voir la semaine prochaine à Beau-Site.



Philippe Vuilleumier (à gauche) et Xavier Fernandez-Cavada se liguent pour éradiquer une pensée divergente. **MARC VANAPPELGHEM**

PROPOS RECUEILLIS PAR DOMINIQUE BOSSHARD

Pourquoi F affiche-t-elle ce sourire sceptique? H2 se persuade qu'elle ne partage pas l'idée dont il vient de faire part à H1. «Elle est là» cette pensée divergente, et elle obsède H2 qui n'aura de cesse de l'extirper de la tête de sa collaboratrice. Drôle, absurde, terrifiant, la partie imaginée par Nathalie Sarraute se joue la semaine prochaine sur le plateau de Beau-Site, à La Chaux-de-Fonds. Elle est arbitrée par Anne Bisang, metteuse en scène et directrice artistique du Théâtre populaire romand. Entretien.

Nathalie Sarraute vous accompagne depuis un certain

temps déjà. Comment s'est amorcé cet intérêt pour son œuvre?

J'ai travaillé Nathalie Sarraute en tant que comédienne lors de mon stage de sortie du Conservatoire d'art dramatique de Genève. J'ai découvert une littérature dramatique totalement inédite et une auteure qui, au-delà du théâtre aussi, laissait une place au silence et observait à la loupe les mouvements de la pensée. Sarraute va au cœur des choses. Elle se débarrasse de toute la psychologie, de la biographie des personnages, pour s'intéresser à ce qui se joue vraiment entre deux individus, et regarder de près la mécanique des rapports de force. Cette écriture m'a beaucoup intéressée, au

point même, qu'après j'ai eu de la peine à lire autre chose; je trouvais que tout était terriblement anecdotique. Les histoires, les personnages barraient mon imaginaire, alors qu'elle, elle le développait.

En quoi «Elle est là» se montre-t-elle le plus en adéquation avec le monde d'aujourd'hui?

Les pièces de Sarraute ne sont pas forcément faciles à contextualiser. En fait, j'ai attendu assez longtemps avant de me dire que l'on pouvait remonter cette pièce, qu'elle faisait à nouveau écho à notre actualité. Je trouve que nous sommes dans un climat particulièrement crispé. On a du mal à se montrer bien-

veillant envers la différence, l'opposition; on a du mal avec l'idée que l'on peut ne pas être d'accord et néanmoins avancer. En relisant la pièce, j'ai vu, aussi, que le personnage principal, H2, dessinait un chemin de radicalité. Poussé à l'extrême, il me fait penser à un terroriste. Mais aussi à quelqu'un qui, par dépit, par son impuissance à pouvoir imposer sa façon de penser, divorce de la collectivité, s'isole et, potentiellement, devient dangereux pour lui-même et pour son environnement.

Cette dangerosité va ce pair avec un potentiel comique que vous avez exploité...

C'est aussi la raison pour laquelle Sarraute m'a touchée

et tout de suite. C'est une femme qui aborde des thématiques extrêmement graves. Elle-même a connu de très près la délation dans les années 1940, cette mise au ban collective, cette forme de barbarie, parce qu'elle était juive d'origine. C'est ce dont elle parle beaucoup dans ses œuvres, sans jamais vraiment être frontale. Elle induit cela et, en même temps, elle aborde les choses avec un petit sourire. Elle croit au libre arbitre et pense que chacun peut s'en sortir, à condition de savoir dédramatiser certaines choses. Dans «Elle est là», l'humour est très présent; c'est un humour particulier, qui relève plus de l'ironie que du gros éclat de rire. Le burlesque a sa place dans cette pièce, car les

choses sont exagérées parfois. Sarraute voit vraiment H2 comme un personnage pathétique; par moments, on ne peut que rire de son délire obsessionnel. On pense souvent que Sarraute est une personne austère, que son écriture est intellectuelle. Or dans ce travail, j'essaie de montrer que, au contraire, son écriture est pulsionnelle, physique, et que l'humour est toujours présent.

La scénographie fait cohabiter espace détente et monde du travail; n'est-elle pas elle aussi un peu ironique?

Oui. En fait, j'ai cherché dans le texte tous les éléments concrets. Sarraute écrit sans voir ni les personnages ni leur environ-

nement. Ici, elle évoque une situation de travail, puisque H2 et F sont associés; on sent qu'ils préparent quelque chose pour le lendemain, une conférence peut-être. Avec ma scénographe Anna Popke, nous nous sommes questionnées: quel pouvait être l'espace qui parle de notre époque, et de ce qu'elle a de perturbant? Qui pourrait expliquer, aussi, une forme de folie qui va toucher le personnage? Nous étions très intriguées par ces espaces de travail contemporains où l'on essaie d'effacer la dimension du travail en y injectant l'idée de la détente. On est dans une espèce de falsification de la réalité, de tartufferie qui, finalement, parle aussi des confusions de notre époque. ◊

CÉLINE BOLOMEY (DANS LE RÔLE DE F)



«C'est la troisième fois que je me confronte à l'univers de Sarraute; j'ai joué dans «Le mensonge» et «Le silence» montés par Valentin Rossier au Grütli. On le voit à ses titres, l'auteure s'intéresse toujours aux mêmes schémas. Elle est passionnante, et son écriture est un challenge pour nous acteurs et metteurs en scène. On doit rester dans l'interrogation; dès qu'on essaie de résoudre les choses, d'expliquer ce qui n'est pas dit, on annule une dimension du texte. Aujourd'hui, on est beaucoup dans le politiquement correct. Et en même temps, on assiste à une espèce de banalisation de la violence dans le langage, la stigmatisation. A la lumière de ce paradoxe, je trouve que la pièce pose des questions intéressantes.»

XAVIER FERNANDEZ-CAVADA (DANS LE RÔLE DE H2)



«Autrefois, il fallait penser comme le roi, l'Eglise, le patronat ou les politiques. Petit à petit, chacun s'est forgé sa propre opinion. Aujourd'hui, chacun est libre de penser ce qu'il veut; être écouté, être pris en compte demande une grande disponibilité de la part d'autrui. La démocratie, pouvoir penser par soi-même, c'est une richesse extraordinaire, mais il faut savoir la gérer. Avancer avec l'autre, les autres, cela nécessite un travail conséquent et perpétuel. Cet aspect-là m'intéresse tout particulièrement.»

PHILIPPE VUILLEUMIER (DANS LE RÔLE DE H3)



«Dans ce travail, nous sommes en prise directe avec le public; le spectacle n'est pas interactif, mais nous le voyons, nous nous adressons à lui. C'est une volonté de Nathalie Sarraute, mais Anne Bisang a poussé sa logique un peu plus loin. On voit comment les spectateurs réagissent face à ce qui se dit. Pour moi, c'est une belle expérience. H2 et H3 se déclarent, par exemple, en faveur de la libre discussion, alors qu'ils peuvent être taxés d'intolérance. Ils retournent la situation et on sent que les gens sont interloqués, comme lorsqu'on entend un politicien sortir des énormités xénophobes en prétendant soulever le débat. C'est un des moments forts du spectacle, je trouve.» ◊

BLOC-NOTES

LES REPRÉSENTATIONS La Chaux-de-Fonds, Beau-Site, du me 25 au ve 27 octobre à 20h15; sa 28 à 18h15; di 29 à 17h15.

L'AUTEURE Nathalie Sarraute est née en 1900 près de Moscou, dans une famille de la bourgeoisie juive, aisée et cultivée. Après le divorce de ses parents, elle vivra tantôt à Paris, tantôt en Russie. Son éducation est cosmopolite: elle étudie l'anglais et l'histoire à Oxford, la sociologie à Berlin, le droit à Paris. Avocate, elle épouse Raymond Sarraute. En 1941, victime des lois antijuives, elle est radiée du barreau de Paris. Déjà auteure de «Iloisismes» (1939), elle se voue alors entièrement à la littérature et devient l'une des figures du Nouveau Roman. Elle écrit aussi des pièces radiophoniques – «Le silence», «Le mensonge», «Isma»... – qui seront mises en scène. Elle meurt en 1999 à Paris, alors qu'elle travaille à une septième pièce.

LA METTEUSE EN SCÈNE Anne Bisang préside aux destinées artistiques du TPR depuis 2013, après avoir dirigé la Comédie de Genève de 1998 à 2010. Sarraute a orienté son travail de jeune metteuse en scène: avec sa Cie du Revoir, elle monte d'abord des spectacles sans texte, axés autour des tropismes, «ces petits mouvements physiques provoqués par l'émotion, qui peu à peu affleurent à la conscience et finalement se transforment en paroles.»

TROIS RAISONS D'ALLER ÉCOUTER...

Véronique Gobet et ses «amis intimes»

CLASSIQUE La pianiste Véronique Gobet sera en récital dimanche au château de Valangin.

1. LA CONCERTISTE

Malicieusement, comme le font les enfants à Halloween, la pianiste nous chantonne la Marche funèbre de Chopin, au programme de son récital dimanche à Valangin. Elle est comme ça, Véronique Gobet (photo sp)! Virtuose et passionnée, la Neuchâteloise donne tout son sens à son art dans le partage. Ce n'est pas pour épater la galerie qu'elle joue par cœur, agréant les œuvres de commentaires sur les compositeurs. Elle conçoit ses interprétations comme un dialogue «d'âmes à âmes» entre le public et ses «amis intimes», oui, Chopin, Beethoven, Liszt, pour ne citer que le trio à l'affiche dimanche.



2. LA PÉDAGOGUE

De retour d'un séjour de quatre ans aux Etats-Unis, la pianiste vient d'ouvrir à Hauterive une école innovante. On y croise une grand-maman et sa petite-fille venues pour une leçon en duo; des bouts de chou (dès 4 ans), des élèves chevronnés, des adultes qui réalisent ainsi un vieux rêve. On peut y prendre des cours en groupe ou solo, participer à des week-ends de stage, jouer fréquemment en public. Il paraît même que le souffège enseigné spécifiquement pour la pratique du piano) devient «très amusant». Et pas de contrat. Le seul deal est «de donner envie à l'élève de revenir et d'attiser constamment la flamme des débuts».

INFO

Château de Valangin: dimanche 22 octobre à 17h. Au programme: la sonate «Waldstein» de Beethoven, la Sonate funèbre de Chopin et quelques pièces de Liszt. www.veroniquegobet.ch, www.ecoledepiano.ch

3. LA VIE EN MUSIQUE

Lors d'un périple à vélo dans les Montagnes rocheuses avec son mari cet été, cette mère de trois enfants a trouvé moyen de fixer une partition sur son guidon (photo sp). Assez décalé mais tellement ressemblant! Baignée d'art depuis toujours, fille du peintre Jean-François Pellaton, la pianiste, diplômée de la «Musikakademie der Stadt Basel», fait de la vie un éternel perfectionnement, que ce soit dans la musique ou les langues (elle est quadrilingue). Et si, malgré ses diplômes, elle revendique une voix autodidacte, c'est dans la volonté de trouver les solutions par elle-même. Apprendre pour développer toutes ses ressources créatrices, c'est cela aussi la clé de son enseignement du piano. ◊ **CATHERINE FAVRE**

Pange Lingua joue la carte de la décentralisation

ART CHORAL Double concert de Pange Lingua ce week-end à Saint-Aubin et à Dombresson.

L'art choral dans toute son exigence, c'est ce que propose année après année l'ensemble Pange Lingua, emmené par le chef Pascal Dober.

Ces amateurs de chant chevronnés aiment les défis. Après «Les lamentations de Jérémie» de Palestrina en 2015, puis un florilège de tous leurs concerts en 2016, ils feront entendre quelques belles pages du Groupe des Six: Georges Auric, Darius Milhaud, Francis Poulenc en premier lieu, mais aussi Louis



Les choristes de Pange Lingua en toute simplicité. **SP**

Durey, Arthur Honegger et Germaine Tailleferre, sans oublier un proche du groupe, Paul Hin-

demith. Ces compositeurs, emblématiques de l'Entre-deux-Guerres, portent chacun à

leur façon un certain idéal de la liberté musicale.

Les pièces a cappella du programme, toutes composées sur des textes poétiques, constituent un terrain d'exploration tout trouvé pour Pascal Dober et ses chanteurs, qui avaient déjà travaillé sur les Six Sonnets de Milhaud et d'autres pièces lors de précédents concerts.

A la gageure technique, Pange Lingua ajoute la volonté de se produire dans des lieux décentralisés, en l'occurrence samedi à Saint-Aubin et dimanche à Dombresson. ◊ **GFA**

◊ Temple de Saint-Aubin-Sauges, le 21 octobre à 20h15. Temple de Dombresson, le 22 à 17 heures.

CASE À CHOCS

Fakear, magicien de l'électro, revisite un univers synthétique et traditionnel



Samedi, la Case à chocs accueillera Fakear (photo sp), un jeune producteur qui s'est taillé une forte popularité en quelques titres seulement. Avant même de signer un premier album, il avait déjà foulé les scènes les plus prestigieuses d'Europe et joué en

première partie de certaines de ses idoles. Loin d'être un feu de paille égrainant les morceaux avec opportunisme pour soigner sa cote, Fakear a bien su prendre son temps pour composer «Animals», un album qui embrasse toute la richesse de son univers sans pour autant perdre son auditeur. Il réussit parfaitement à allier légèreté et énergie, sons ethno et synthétiques. Pour renforcer la narration, Fakear n'hésite pas à convier des voix féminines qu'il numérise, découpe et parfois maltraite. Malgré la diversité de ses sources, il parvient à développer un style reconnaissable, entre finesse hip-hop et onirisme house. ◊ **VINCENT DE TECHERMANN**

◊ Neuchâtel, Case à chocs, samedi dès 21h30 (complet).

Thomas Vannotti cultive le concept de l'éphémère dans son atelier-galerie «V5»

ART Jean-Thomas Vannotti propose un cycle d'expositions hebdomadaires dans son atelier.

Situé au bas de la ruelle Vaucher à Neuchâtel, l'atelier de Jean-Thomas Vannotti s'est transformé en espace d'art, sur le modèle des off-spaces – ces lieux d'expérimentations indépendants – le temps d'un cycle d'expositions réunissant plusieurs artistes émergents et confirmés de la région. Depuis la mi-septembre, chaque semaine, du jeudi au dimanche, l'artiste mué en curateur a ainsi présenté le travail de Francisco da Mata, Philippe

Jornod, Reto Duriel et Martial Hunkeler, toutes des expositions personnelles.

Un cycle automnal annuel et d'autres événements

L'artiste n'en est pas à son coup d'essai. Mais c'est la première fois qu'il ambitionne de développer un cycle d'exposition annuel. L'idée est à la fois de mettre en valeur d'autres plasticiens dont il apprécie le travail, mais aussi de donner une vue en contre-jour des optiques picturales qu'il défend au travers de son propre art.

Ce faisant, il élargit évidemment le champ des possibilités offertes aux artistes, surtout les



Fragments d'acryl sur le mur, exposition de Philippe Jornod. **QP**

nouveaux venus, de s'exposer en public. Heureux du résultat de ces

vernissages hebdomadaires, Jean-Thomas Vannotti pense déjà à 2018 et même à élargir

son programme automnal par d'autres événements occasionnels en d'autres moments de l'année et au gré de ses envies.

Exposition collective en guise de conclusion

Installation, sculpture, photographie, peinture à l'huile, à l'acryl et aux pastels... Chaque moyen d'expression a trouvé sa place dans l'espace, y compris en s'appasant directement sur les murs, à l'image de cette peinture murale de Philippe Jornod ou des piercings de cordages de Francisco da Mata.

La volonté de s'ouvrir à toutes les formes plastiques s'affiche alors ouvertement. Pas de sec-

tarisme, ni de réserves, juste la nécessité d'expérimenter.

C'est pourquoi la dernière exposition, qui conclura ce cycle, sera collective, en réunissant dans une confrontation artistique autour de l'intitulé «Chaos et nihilisme», les artistes invités et les autres membres de la «collectivité V5» comme Monika Jornod, Nicolas G., EV65 et Léopold Rabus.

De la surconsommation au vide absolu, Jean-Thomas Vannotti cherche là à recomposer les fragments artistiques qui structurent notre rapport sensible à l'art. ◊ **CAMILLE PELLAUX**
◊ Neuchâtel, ruelle Vaucher 5, «Chaos et nihilisme», vernissage ce soir à 18h.